

PHOTO

LES
SÉRIEUX
DU
MONTA
N

BARBEY, DASSAULT,
IONESCO, TRESS.



Pour elle, la prise de vues est une cérémonie secrète. Elle n'a nulle autre motivation photographique que de chasser ses démons intérieurs en les matérialisant, lors de séances qui sont autant de messes vouées au culte de ses obsessions. Ainsi sont nées ces images, belles, équivoques, surchargées, baroques et troubles. Une fois par semaine, un étrange rituel se déroule dans une H.L.M. de la Porte-Dorée : Irina officie. Il est 19 h 30. Elle reçoit l'un de ses cinq modèles, Florence, Viviane, Milena, Fafa, ou Natacha. Son autre modèle est déjà près d'elle : c'est sa fille Eva, huit ans (nous vous l'avions présentée dans notre n° 80). Ses prêtresses, Irina Ionesco les a rencontrées chez des amis, dans la rue, ou bien elles se sont d'elles-mêmes proposées pour ces fêtes insolites. A 19 h 30 donc, l'adepte arrive. L'église est surprenante. C'est (suite page 87)

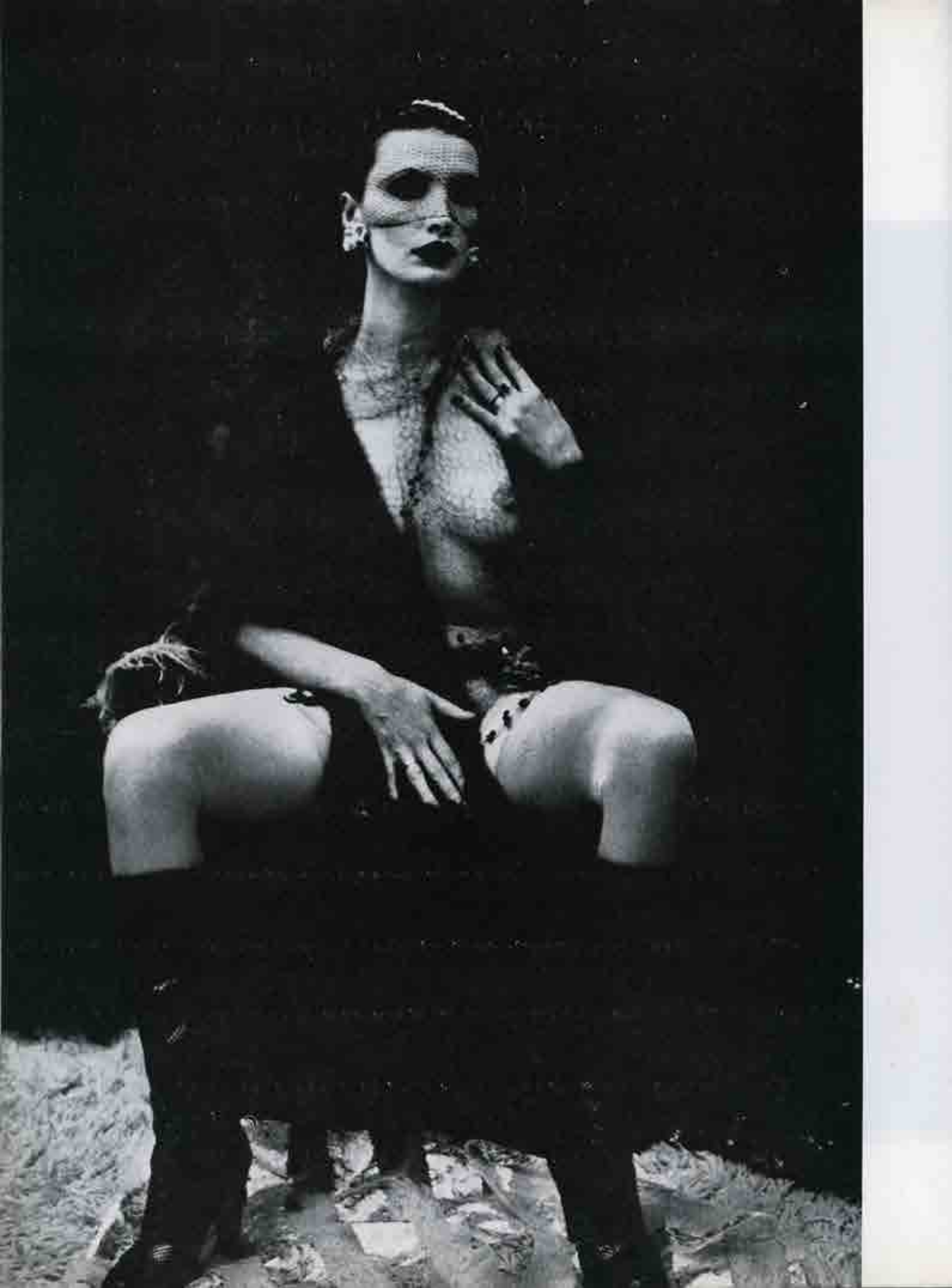
IRINA IONESCO: EXORCISMES







Toutes ces photos ont été réalisées avec un boîtier Nikon muni d'un objectif de 50 mm sur film Tri-X et à l'aide d'une lampe de 500 W.





IRINA IONESCO

(suite de la page 22) un deux-pièces cuisine surchargé de tentures, d'affiches, de dentelles et d'objets divers, amassés et collectés dans tous les marchés aux puces de la périphérie parisienne. Les lieux font penser à ces cryptes extravagantes du Père-Lachaise, où Irina et sa fille aiment à se promener. La chambre studio, surtout, étonne. La fenêtre en est murée. Les cloisons sont recouvertes d'immenses draps noirs sur lesquels sont accrochées des couronnes mortuaires et des masques de plâtre représentant la Noyée de la Seine. On dîne tout d'abord, dans la cuisine dont les fenêtres donnent sur le cimetière de Saint-Mandé, en écoutant de la musique : Bach, Haendel et des messes russes. A 22 h 30, on passe dans la chambre. L'autel en est la salle de bains. Là, Irina maquille, crée des coiffures, ajuste des costumes, organise un décor. Un détail : elle exige de porter sur elle, au moins une fois, les vêtements dont elle pare les autres. Le décor est prêt, les incantations commencent. Recherchant l'exacerbation des sens, les femmes brûlent des encens, regardent des reproductions de toiles de Fussli ou de Gustave Moreau, boivent des liqueurs fortes et sucrées appelées « Parfait amour », lisent à haute voix « A rebours » de Huysmans. Au-dessus d'elles, une boule de dancing tourne, distribuant ses illusions d'étoiles. Quand elles atteignent au théâtre suprême, à l'ivresse de tout, Irina photographie. Son matériel : un boîtier, un objectif, deux films, une lampe de 500 W. C'est tout (Nikon lui a offert un grand angulaire et un zoom ; ils sont restés dans leur écrin). La fatigue est à son comble. C'est à ce moment qu'elles se sentent le mieux, qu'elles donnent et reçoivent le plus. Soixante-douze images plus tard, c'est terminé. Il est 3, 4 ou 5 h du matin. La même cérémonie recommencera, immuable, une semaine plus tard. Entre temps, Irina Ionesco aura couru les brocanteurs, acheté d'autres décors, soieries et chiffons, vendu quelques tirages (entre 300 et 600 F), juxtaposé sur ses murs d'autres troublantes illustrations, cultivé son angoisse, sa solitude, jusqu'au prochain exorcisme. Par goût personnel, Irina Ionesco aurait préféré écrire. « Je ne peux pas placer dans mes images toutes les fulgurances outrancières de l'écrit que l'on retrouve chez Bataille, notamment. Cette marginalité équivoque, ce labyrinthe de miroirs et d'obsessions, ce culte de la mort, de la transcendance et de la désincarnation est plus difficile à atteindre en photographie. Je ne conçois l'érotisme qu'à travers une dimension métaphysique. J'aime l'excès, l'onirisme, l'insolite. Aussi fais-je mienne cette phrase de Baudelaire : « En art, il n'y a que le bizarre qui soit beau ».

